

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 15

Artikel: La mode
Autor: D'Issy, Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Famiglia Pontificia

(La cour pontificale)

Les récents démêlés du gouvernement de la République avec le Saint-Siège placent tout ce qui concerne ce dernier à l'ordre du jour. Jetons un coup d'œil sur les splendeurs de la cour pontificale, telles que les ont instituées des décrets successifs remontant pour la plupart à des époques fort reculées, et qui tiennent de cette particularité le meilleur de leur curieux archaïsme.

La *famiglia pontificia* comprend une maison laïque et une maison ecclésiastique.

Au sommet de la maison ecclésiastique, voici quatre cardinaux secrétaires d'Etat, remplissant en quelque sorte le rôle de ministres spirituels. On les nomme : secrétaire d'Etat proprement dit, secrétaire des Brefs, prodataire, et secrétaire des Mémoires.

Le personnel qui leur est affecté comprend deux *sostituto* (correspondant aux chefs de division administratifs) et trente-huit *minutanti* (correspondant à nos rédacteurs).

Au dessous de ces quatre cardinaux dénommés cardinaux-palatins figurent quatre prélats-palatins : l'auditeur de Sa Sainteté, le majordome, le *maestro di camera* et le *maestro del sacro palazzo apostolico*.

Au-dessous encore, onze camériers secrets, depuis l'aumônier jusqu'aux deux secrétaires privés, en passant par le sacristain, le secrétaire des brefs aux princes, le sous-secrétaire d'Etat, le sous-dataire, le secrétaire des lettres latines, le maître d'hôtel, le maître de la garde-robe et le secrétaire du cérémonial.

Descendons d'un nouvel échelon les degrés de la hiérarchie ?

Nous trouvons alors une centaine de patriarches, d'archevêques et d'évêques assistants au trône pontifical ; les prélats revêtus du titre de protonotaires apostoliques ; les auditeurs de Rote ; les prélats-clercs de la chambre ; les référendaires de la signature pontificale ; enfin deux cent cinquante prélats constituant la vraie cour d'honneur, et qui, libres de vivre à leur guise dans le Vatican, reçoivent le titre purement honorifique de prélats domestiques.

Ce n'est pas tout :

Les camériers secrets en titre possèdent cent camériers secrets surnuméraires appelés à les suppléer en cas de besoin. Ces fonctionnaires partagent avec les *monsignori* (prélats violets sans apanages) la condescendance quelque peu ironique des hauts dignitaires qui les appellent *abito pavonazzo* (habits de paon).

La maison laïque a à sa tête le camerlingue de la sainte Eglise romaine.

Sous les ordres de celui-ci existent : le maître du Saint-Hospice ; le fourrier des palais apostoliques ; le coadjuteur du fourrier, le grand écuyer ; le gonfalonier ; le porteur de la Rose d'Or ; les deux princes assistants ; les camériers de cape et d'épée ; les camériers d'honneur ; les camériers *extra-urban*.

La garde comprend : la garde-noble commandée par deux capitaines ; un lieutenant-général porte-étendard, deux lieutenants brigadiers et huit colonels ; la garde suisse commandée par quatre sous-lieutenants majors, un lieutenant-colonel, et un capitaine ayant rang de colonel ; enfin la garde palatine d'honneur dont les chefs sont

quatre sous-lieutenants, quatre lieutenants, deux capitaines, un major et un lieutenant-colonel.

Dans le service domestique figurent, en suivant l'ordre hiérarchique : le médecin, le barbier, le valet de chambre, dix-sept *bussolenti* effectifs et trente *bussolenti* surnuméraires dont le seul rôle bien déterminé paraît être de porter le pontife dans la *sedia gestatoria*, lors des grandes cérémonies.

En résumé : vingt cardinaux, cinq cent quatre-vingt-dix prélats, cent soixante *monsignori*, huit princes-assistants trente-et-un officiers, une centaine de camériers, quatre cents soldats, soixante domestiques : tel est l'entourage immédiat du pape.

Si l'on ajoute à cette liste imposante les suivants des hauts fonctionnaires, leur domesticité particulière, les nombreux moines et religieuses chargés des basses besognes du Vatican, on se fait une idée de ce qu'est une cour semblable où le pittoresque des costumes achève de mettre une note dont aucune autre cour n'arrive à beaucoup près à égaler la splendeur.

JEAN DE CAILLON.



LA MODE



Les jupes. — Leurs formes. — Jaquettes à basques. — Toilettes du soir et de réunion.

Bien que les jupes soient pour la plupart froncées, coulissées, plissées autour de la ceinture, elles n'en restent pas moins collantes dans le haut, enserrant toujours étroitement les hanches, respectant leur courbe gracieuse et laissant à la silhouette toute son élégance.

On les fait très amples dans le bas avec un foisonnement de plis ondulants et enveloppant ; on les braise dans le haut en accordant aux fronces tout juste ce qu'il faut pour produire un joli frissonnement de l'étoffe autour de la taille.

La jupe est plissée dans la ceinture, larges plis, ronds ou couchés, on pique les plis sur le bord, jusqu'à la hauteur du genou environ, et l'on coupe en dessous l'étoffe repliée faisant épaisseur. Pour que la jupe soit parfaitement gainante, on trace ces plis sur la personne même, et, à défaut, sur un mannequin auquel on donne les mêmes proportions à l'aide d'un moule en grosse toile rembourrée de crin.

Dans les grandes maisons de couture, c'est sur ce moule qu'on forme les plis, en les biaisant dans le haut, de manière à ce qu'ils s'y adaptent et s'ajustent exactement.

D'une manière générale les jupes sont très longues tout autour ; dans le costume tailleur du matin, la jupe rasant terre, ou la trotteuse si pratique sont conservées. Presque toutes se font en forme avec tablier plat ; comme ornement, quelques rangs de piqûres dans le bas, surmontés parfois de trois plis « cerceau » ; on peut encore les terminer par un petit volant plissé, posé à faux, mais déjà cette variante s'éloigne un peu de l'extrême sobriété qui fait tout l'agrément de la trotteuse. Beaucoup moins facile à brosser que le bord droit, le volant, en cas de pluie, alourdi par l'eau, mouille et salit la bottine. Ce costume de marche se complète par un boléro très court, plissé, mis sur une chemisette de flanelle ou de soie, serrés à la taille par une haute ceinture en peau souple.

Dans les costumes tailleurs élégants, la jupe redevient très longue et se fait avec des plis religieuse, arrivant à

mi-hauteur; le boléro est remplacé par une jaquette ajustée à longue basque rapportée et reliée à la taille par une nervure piquée. Ces jaquettes collantes comme un corsage d'amazone sont faites avec dos ajustés par trois coutures, deux petits côtés et devant à pinces; cols et revers tailleurs à peine ouverts, et de très petites dimensions. Les coutures sont généralement apparentes et piquées deux fois (piqure « cordon »). Certains tailleurs anglais, non des moins fameux, donnent à ces jaquettes les proportions des anciennes « basquines », et prolongent la basque jusqu'aux deux tiers de la jupe. Cette exagération alourdit inutilement le vêtement et le rend fort encombrant, sans lui donner plus de grâce, bien au contraire.

Beaucoup de toilettes en taffetas noir ou marron, dans lesquelles on retrouve encore la veste à basques, mais très joliment modifiée; au lieu d'être ajustée elle blouse et bouffe par devant; la basque toute plissée à plis fins, aplatis au fer, remonte sur le buste et enserre la taille comme un corselet, plusieurs rangs de piqûres dessinent et limitent le bord de cette sorte de ceinture qui reste ronde derrière et se découpe en pointe devant. Les manches bouffantes se resserent dans un haut poignet terminé par une manchette de dentelle. Les jupes sont coulissées à partir du bord de la basque (c'est-à-dire au-dessus du genou) formant comme un grand volant cerclé de petits plis dans le bas. On peut donner à ces toilettes une extrême élégance, en brodant la veste ou en la couvrant d'applications de velours ou de dentelle.

Avec les vestes ouvertes, on porte beaucoup de gilets-plastrons ajustés en satin, en faille, en velours unis de couleurs très claires, mais surtout blanc et paille.

Pour les toilettes du soir, robes de théâtre, de diner, on fait volontiers les grands corsages habits, montants, ouverts ou décollés, avec basque derrière, celle-ci droite, en plis ou en pointe et coquillée.

Ces corsages ont l'avantage de pouvoir se porter avec des jupes différentes: jupes en dentelle, en mousseline de soie, en taffetas, en soie molle, en drap de teintes pastel. Ils ont toujours un cachet d'apparat et, en principe, peuvent convenir aux femmes de tout âge en modifiant la teinte ou tissu, la disposition des garnitures.

On les fait en taffetas changeant ou imprimés sur chaîne, en soie brochée, en velours uni ou velours de fantaisie. On peut même les faire à transformation en les décollant sur un grand empiècement mobile en dentelle autour duquel on dispose soit un fichu, soit une draperie de mousseline de soie, de tulle ou de dentelle, enserrant les épaules et retenus devant par un gros nœud ou une touffe de fleurs. En retirant l'empiècement qui doit entrer sous la draperie, on a un corsage décolleté d'une extrême élégance. La manche, en tout cas, reste demi-longue et se termine par des plissés de mousseline de soie ou de dentelle formant sabot. Jeanne D'ISSY.

La ferme et la fermière

« Tant vaut l'homme, tant vaut la terre », dit un vieux proverbe normand. Mais ce dicton a son pendant non moins sage: « Tant vaut la femme, tant vaut la ferme ».

A l'homme appartient la direction et la surveillance des travaux des champs, à la femme les soins de l'intérieur, qui comprennent non-seulement ceux du ménage, mais

aussi ceux de la laiterie, de la basse-cour, du jardin.

La femme est l'âme de la ferme. Il y a des cultivateurs peu capables, négligents amuseurs qui réussissent quand même, parce qu'ils ont pour femmes de bonnes ménagères. D'autres intelligents et actifs n'arrivent à rien et ne peuvent conjurer la misère parce qu'ils ont des femmes incapables, paresseuses et désordonnées.

La bonne ménagère, qui a su faire son intérieur net et agréable, retiendra sans peine tout son monde, le père et les enfants, à la maison; — l'autre, dont le ménage mal tenu va à la débandade, leur ouvre, pour ainsi dire, la porte du cabaret.

La fermière travaille moins de ses mains que de la tête et des yeux. Couchée la dernière, elle est levée la première; elle a fait le tour de son domaine: à la laiterie où les servantes, la sachant debout, arrivent pour traire à heure ponctuelle; au poulailler où le nombre des œufs est plus considérable que si elle n'y allait que plus tard et on devine aisément pourquoi; à la cuisine où, toutes fenêtres ouvertes, se donne le grand coup de balai; la batterie est bien en place, rien ne traîne à la laverie et, le feu allumé, le déjeuner de tous les gens de la ferme va s'approprier par ses ordres, tandis qu'elle va consciencieusement débarbouiller les enfants et les habiller. Les habits de son homme et de toute sa famille ont été visités, ils sont propres et pas un bouton n'y manque.

On déjeune, voilà une journée bien commencée. Les hommes sont partis aux champs, les enfants à l'école. Les servantes ont aéré les chambres, le balai a passé partout, la maison méticuleusement propre respire le bien-être.

Les travaux de la laiterie sont en train, la fermière, après y avoir jeté un coup d'œil, passe encore par la basse-cour où elle distribue elle-même le grain et voit une à une ses volailles, s'assurant de leur bon état et des progrès des couvées. Elle a visité aussi la porcherie, les étables, l'écurie, le jardin et, comme le travail est bien ordonné, et que chacun et chacune se tiennent à la besogne, sachant bien que l'œil de la maîtresse est partout, elle n'a que des conseils à donner.

L'heure du repas approche, elle aide aux préparatifs surtout pour les diriger, elle y préside, comme elle présidera tout à l'heure au diner pour faire les parts, et empêcher les discussions malsonnantes et les grossièretés de langage.

L'après-midi, la vaisselle tait et la cuisine en ordre, il faut songer au soin du linge, au travail de couture, et la fermière et les servantes, si elles ont quelque loisir et un métier à domicile comme la passementerie, par exemple, ou la dentelle, y consacrent le temps que leur laissent les occupations qui les appellent à heures dites ici ou là dans les dépendances de la ferme. D'ailleurs les travaux d'aiguilles, de crochet ou de fuseaux sont plutôt réservés pour la veillée.

C'est là le train-train très actif de la journée ordinaire, que révolutionnent les grands travaux auxquels tout le monde prend part à la ferme comme la fenaison, la moisson, la vendange.

Le maître et les ouvriers rentrent à la tombée de la nuit et éprouvent un repos bien gagné à se retrouver dans le bien-être.

Auprès de cette femme toujours de bonne humeur, le fermier se trouve heureux. Il a vraiment une compagne.